

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue DROUOT

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Les personnes qui n'ont encore pu se décider à faire mettre les ciseaux dans leurs châles de l'Inde, pour les transformer en une de ces élégantes confections si originales, apprendront avec plaisir qu'une forme nouvelle leur permet d'utiliser, sans grand dommage, leur superbe enveloppe. Ceci s'applique au châle long, dont les proportions semblent concorder avec celles de la pelisse. Il est vrai que la fente obligatoire qui sépare la jupe, derrière, est supprimée. On enlève, au châle, la bordure des côtés, celle avec frange. La pelisse n'a aucune coupe; c'est un ou deux lés d'étoffe ramassés par des fronces à l'encolure et au dos; le châle fournit la largeur nécessaire. On fronce l'un des côtés, celui qui formera l'encolure, à cinq centimètres du bord — ce bord servira de ruche — six ou huit rangs de fronces tournent en s'écartant progressivement, pour prendre les épaules; on continue ces fronces sur le milieu du dos, en les diminuant de côté en forme de V allongé; de la taille, un pli transversal rabattant dessus, marque la manche; devant, on est obligé de faire une fente pour passer la main; à



Manteau en satin Rhadamès et dentelle noir.
De la maison Cheuvreux-Aubertot, 7, boulevard Poissonnière.

cette fente s'ajuste la bordure enlevée qui complète le dessus et le dessous de la manche; une belle frange autour remonte devant, où de beaux brandebourgs s'échelonnent sur la hauteur; une doublure en satin, ou en moire, ou en peluche complètera la plus confortable, la plus luxueuse et la plus facile à mettre des confections.

Les étoffes pour l'hiver sont toutes apparues, même celles de bal et de soirée; elles sont d'une richesse qu'elles n'avaient pas encore atteinte: le brocart, avec ses splendides dessins tissés d'or, égale les plus beaux tissus anciens si recherchés aujourd'hui; le damassé à grandes et larges fleurs est superbe, et le broché en relief du plus merveilleux effet; l'étoffe étant d'un grand prix, on aura la ressource, la robe démodée, de l'employer pour son ameublement, en fauteuil, en chaise volante, en un de ces sièges, enfin, que la fantaisie a mis à la mode, malgré leur forme peu confortable. Nous avons dit que ces tissus

sont rarement employés seuls, le plus souvent on les combine avec une étoffe molle, dont les plis souples sont nécessaires aux paniers développés si en vogue en ce moment. Le satin, qu'il se nomme: merveilleux

leux, sublime, royal, duchesse ou Rhadamès, est d'un usage général et, selon la beauté, employé dans la combinaison d'une robe de bal ou d'un costume de ville. La Compagnie des Indes, 34, boulevard Hausmann, a une collection choisie de ces satins, et aussi des autres tissus riches dont nous venons de parler; pour le costume journalier, rien de mieux que son schintz cashmere à mille carreaux fondus, que l'on garnit de piqûres ou d'une bande de peluche, moire, etc. Le damassé noir à grands bouquets fait de jolies pelisses et d'élégantes visites; elles reçoivent, comme garnitures, de riches passementeries en chenille et des franges assorties; la fourrure ne se met, le châle de l'Inde excepté, que sur les étoffes unies.

Nous avons reçu une lettre charmante dans laquelle une aimable correspondante nous réclame des patrons de toute sorte pour jeune fille. Mais, en même temps, elle nous exprime le désir qu'ils ne soient « ni trop près ni trop loin de la mode. » Hélas! voilà un désir bien honnête qu'il nous est presque impossible de satisfaire; les patrons ne doivent-ils pas être taillés sur la dernière mode? Comme nous serions traitée d'arriérée, si nous osions ne pas suivre le courant, écartant, dans notre choix, les modèles excentriques et trop osés! Notre abonnée a dû trouver dans les nombreux patrons de manteaux une coupe à sa convenance, sans compter celui donné le 12 novembre.

Les modes d'aujourd'hui nous paraissent très abordables pour les jeunes filles, principalement dans ces façons à panier bouffant sur la hanche, accompagnant une jupe ronde rendue touffue dans le bas par une ruche pivoine. Les petites pèlerines que l'on porte encore ne semblent-elles pas faites exprès pour leur taille élancée; le paletot-tailleur dégageant la tournure, ne leur est-il pas spécialement destiné? A-t-on fait mieux que ces formes de corsage à plastron plissé, plus jolies que celles à empiècement, tout à fait démodées, avec leurs revers et leur col droit? Vous avez reçu les patrons de toutes ces modes.

Quant à la lingerie et à tous ces fichus plissés et froncés, qui demandent une adresse de doigts excessive pour être confectionnés avec goût et fraîcheur, nous ne pouvons guère y consacrer les patrons découpés: ils sont d'une fantaisie si passagère, que la mode d'hier n'est déjà plus celle de demain. Toutefois, nous comprenons l'utilité d'en faire paraître quelques-uns, et le numéro du 10 Décembre portera satisfaction aux demandes qui nous en ont été faites. Le grand plissé rehaussant une jupe s'est fait, se fait et se fera toujours beaucoup, parce qu'il est une manière de garniture simple convenant aux jeunes filles; nous lui préférons toutefois la jupe à plis creux séparés par quatre plis couchés se regardant au milieu, et même la jupe unie ornée d'un fouillis de cinq ou six petits plissés posés les uns sur les autres. Une polonaise très drapée accompagnera fort bien ce genre simple; on coupera le devant du corsage d'un plastron rapporté, plissé pour la partie supérieure et froncé sous la poitrine; il s'agrafera des deux côtés. Cette façon mobile permettra de le remplacer par un fichu de mousseline et de dentelle, si l'on veut habiller un peu plus sa toilette.

Une très jolie nouveauté en gant, que nous avons déjà vu porter aux premières petites réunions du re-

tour, c'est le gant long en soie de couleur: le dessus de la main et le bras sont à jours. Ce gant moule comme un maillot; il coûte 7 fr. la paire, montant un peu plus qu'au milieu du bras, et 9 fr., montant au-dessus du coude.

Les chapeaux, lorsqu'ils ne prennent pas des dimensions excentriques, sont charmants avec leur bord enlevé, qui sied bien aux jeunes filles. La mode les avait dédiés à ces frais et jeunes visages; est-ce sa faute, à elle, si les laides et les vieilles s'en sont affublées, et faut-il la décrier pour cette raison? Non, certainement. Les grands chapeaux ronds sont réellement séyants, et les jeunes filles et les jeunes femmes feront bien de profiter de leur vogue. En feutre avec le bord pelucheux, ils sont doux au visage; une plume ou un panache, une touffe de côté ou une aigrette en est l'accompagnement, et madame de Bysterveld, 3, faubourg Saint-Honoré, a un goût particulier pour poser ces garnitures; elle coiffe merveilleusement à l'air du visage et ces modes sont toujours marquées d'un cachet distingué. Les capotes en peluche toute coquillée, avec un mignon bavolet plissé, vont à merveille; elles encadrent le visage d'un joli bouillonné, et les brides en peluche sont douces à la figure. Madame de Bysterveld prépare des chapeaux pour le théâtre qui sont appelés à avoir du succès. Le feutre peluche bleu, ou blanc, ou même de ton foncé, est très gracieux; le bord dégage les bandeaux, et selon la physionomie, il est relevé irrégulièrement; des fleurs sous ce bord, ou des plumes enveloppant la calotte et retombant de côté.

Pour commander un chapeau, il suffit d'envoyer les renseignements suivants: si l'on est brune ou blonde, le visage ovale ou rond et comment on se coiffe; on peut aussi limiter un prix: Madame de Bysterveld s'y conformera.

Les parures en ruban de moire et de satin sont très gentilles et façonnées avec grâce; elles se composent du nœud pour la coiffure, du nœud de corsage que l'on place soit sur la poitrine, soit à l'épaule, sur les robes montantes; elle coûte 12 à 15 fr., et les mêmes en fleurs, 18 fr.

On fait des fantaisies charmantes en mouchoir de poche, des broderies délicates qui courent sur l'ourlet, sur une rivière de jours, ou sur des entre-deux de Valenciennes; les fleurettes détachées sont cernées de plis ou forment un jeté sur l'ourlet, des pavés mats sont entourés d'un point d'échelle; ce genre se porte à la ville, pour les élégantes, et en petite soirée; aussi les trousseaux en contiennent-ils des douzaines variées, plus jolies les unes que les autres. La Compagnie Irlandaise, qui vient de quitter la rue Tronchet pour installer ses magasins, rue Saint-Honoré, 219 et rue d'Alger, 16, a composé plusieurs séries de mouchoirs pour trousseau qui font honneur à son goût et prouvent son entente. Les beaux mouchoirs en fil batiste, fil de main, sont encadrés d'un large ourlet avec petit chiffre brodé en perfection; il y a aussi des mouchoirs à vignette et d'autres garnis de dentelle. Les mouchoirs pour corbeille de mariage sont en superbe point à l'aiguille, un encadrement carré ou arrondi, en Valenciennes, en point de Bruxelles, avec haute broderie mêlée de jours; c'est un travail de fée exécuté par des mains humaines. De véritables merveilles! A côté

se voient les mouchoirs en bonne toile, en batiste pour les enfants, les collégiens. Les hommes y trouvent des mouchoirs en batiste fil de main, qui leur sont particulièrement destinés.

CORALIE L.

HYGIÈNE — PARFUMERIE GUERLAIN
Rue de la Paix, 15.

Il faut, mesdames, vous apprêter à combattre les rigueurs de l'hiver, qui gercent la peau, les lèvres et les mains et souvent les couvrent de crevasses. Le meilleur cosmétique que nous connaissions et dont nous affirmons les bons effets, parce que nous en avons fait usage, est le Baume de la Ferté; le suc de raisin entre en bonne quantité dans sa composition. On en passe un peu sur les lèvres, et la guérison des gerçures est presque immédiate; de

même pour les engelures, fussent-elles ouvertes; les médecins l'indiquent comme préservatif et guérison. Les mains délicates pourront, la nuit, mettre les gants gras composés par M. Guerlain, et se servir de la pâte de velours, qui donne à la peau la blancheur, l'élasticité et la douceur. Tous ces moyens excellents n'obtiendraient pas le résultat cherché, si l'on faisait usage d'un savon ordinaire. Le premier soin sera de se servir d'un très bon savon, dont la base adoucissante préservera des gerçures. Le Savon Sapoceti au blanc de baleine est excellent et fournit une mousse abondante; son prix varie suivant l'odeur qui le parfume. Pour le visage, se servir de la Crème de Fraises et de la Poudre de Cypris; la lotion de M. Guerlain servira aux personnes ayant des efflorescences tenaces; ces deux cosmétiques se conservent indéfiniment sans s'altérer. Après l'Eau de Cologne Impériale russe, qui est le premier des parfums, nous nommerons, comme odeurs à la mode et très en vogue: rose et œillet, héliotrope blanc. S'hors' caprice et Pao-Rosa.

C. L.



Costume en moire et satin gris-ardoise, de M^{lle} Vidal.



Costume en cachemire et peluche myrte, de M^{me} Bréant-Castel.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 193 et 195).

Manteau satin, dentelle et broché noir. — Forme visite; le prolongement du dos est, de chaque côté, pincé dans le bas sous un nœud en satin noir; sous cette sorte de patte est montée une jupe en satin, couverte d'une haute dentelle espagnole montée à plis creux, qui s'ajuste, au devant, par une couture; devant garni de trois dentelles super-

posées ayant une bande de broché pour tête; dentelle à la manche assez large. A l'encolure, ruche; une dentelle est disposée en pèlerine. De larges rubans échelonnés ferment le devant. Doublure en moire grenat capitonnée.

Costume en moire et satin gris ardoise. — Jupe en tafetas couverte d'un tablier satin fendu de trois longs plis-

sés en satin, formant crevé, et entourés d'une fine passementerie perlée. Corsage en moire; le dos, princesse, forme les lés de derrière qui s'ajustent au tablier; sous la taille, un nœud à longs pans en ruban de moire remplace le poulf. Col renversé en satin, et jabot Incroyable en dentelle espagnole. A la manche ronde, poignet en satin. — Manchon en moire coquettement garni de nœuds en ruban de satin.

Costume en cachemire et peluche myrte. — Jupe en

taffetas, garnie de trois plissés en cachemire, et drapée d'une tunique relevée sur la hanche droite, le côté gauche est étagé en plis; une bande de peluche suit la ligne diagonale formée par le relevé, et s'élargit vers le bas où elle accuse une pointe. Corsage en cachemire. Col-revers en peluche et bande sur la basque qui décrit le cintre, au dos, le petit habit a un gros nœud-poulf en peluche avec parement à la manche.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4339

COSTUMES D'INTÉRIEUR

Costume en surah beige et marron. — Jupe en taffetas couverte d'un haut bouillonné, froncé, à son bord inférieur, de cinq rangs de fronces posés au-dessus d'un plissé, et d'une tête courant en spirale. Le haut de la jupe est drapé de trois écharpes, une beige sépare les deux marron; chacune forme un poulf chiffonné. Sur le côté, chute de feuilles brodées en perles mordorées. Le corsage a un plastron marron et, de chaque côté, un courant de feuilles sur la couture de réunion. Col montant. — Collerette et sous-manche plissées. — Bas en soie marron. — Souliers en satin noir.

Costume en satin Rhadamès vert Océan. — Jupe en taf-

fetas, tablier en satin plissé verticalement et seconde jupe formant panneau de côté, en satin Rhadamès. Une broderie sur satin, comme le tablier, encadre les panneaux en formant spirale. Une draperie-panier est montée par des fronces au bas de la basque du corsage; elle se drape de plis, et, sur le lé de derrière, fait poulf en se mêlant à l'ornement en satin qui serre, à trente centimètres du bord, le plissé-tablier. Nœud en satin avec pans. Au corsage, broderie disposée en plastron piqué d'aiguillettes en perles assorties. Manche ronde. Plissé à l'encolure. — Bas en soie crème. — Souliers en satin noir.

CAUSERIE

Une pièce nouvelle de M. Sardou fait toujours sensation; et peut-être avait-on d'avance parlé de celle-ci plus que de toutes les autres, on en connaissait la donnée, on savait que l'auteur, non content, cette fois, d'attendrir ou d'amuser par une simple peinture de mœurs ingénieuse ou dramatique, avait sacrifié à ce besoin de thèse qui s'impose chaque jour davantage dans le théâtre et dans le roman; la thèse relevait du divorce dans un détail qui a certainement son importance: Comment la femme coupable, répudiée par son mari, chassée de la famille, aura le droit toute sa vie de *trainer dans la boue un nom pur de toute tache* jusqu'ici, sans que rien, ni personne, puisse la contraindre à en changer! Elle déshonorerait ainsi de loin, à son gré, l'époux qui n'a plus du reste rien de commun avec elle, les enfants qu'elle a indignement abandonnés! Il y a là certainement une lacune dans la loi!

M. Sardou a entrepris de la dénoncer, mais comme il arrive souvent en pareil cas, cette fameuse thèse n'a produit qu'un effet médiocre et ne contribue pour rien au succès de la pièce, dans laquelle les connaisseurs ont applaudi trois scènes principales, relevant du pur sentiment ou inspirées par une situation vraiment forte et poignante, tandis que la foule se montrait ravie comme toujours de la rapidité de l'action, de l'abondance des mots heureux, de la beauté des toilettes et du grand nombre des jolies femmes; personne n'excelle comme M. Sardou à mettre en scène une armée de marionnettes vivantes en nous

procurant l'impression que chacune d'elle est utile à la marche des événements, et que c'est là le monde, avec ses innombrables comparses, qui s'agitent sous nos yeux.

Au milieu de cette cohue pourtant le sujet se développe, sans souci des hors-d'œuvre, nettement, avec une sûreté merveilleuse, une savante simplicité et une préoccupation de la morale d'autant plus louable qu'elle ne se fait jamais sentir.

En effet, M. Sardou semble avoir pris à tâche de réhabiliter dans son théâtre le mari si souvent sacrifié autrefois à l'intérêt plus vif qu'inspirait l'amoureux, et de dépouiller l'adultère d'un mensonger prestige. Mais jamais il n'a réussi sur ce point aussi bien que dans *Odette*, admirablement secondé, il faut le dire, par le jeu franc et sympathique de Dupuis. Ce comédien d'élite réussit à donner aussitôt qu'il paraît l'impression d'un honnête homme que sa femme ne pouvait tromper sans être trois fois criminelle.

Au premier acte surtout, lorsqu'il arrive à l'improvisiste de la campagne pour surprendre la trahison d'Odette qu'il adore, en qui, malgré les craintes que pourrait lui inspirer la détestable éducation qu'elle a reçue et la frivolité de son caractère, il a follement confiance, Dupuis, le comte de Clermont, s'est surpassé. Son indignation est navrante et superbe: il enlève son enfant, une petite fille, à cette mère coupable qu'il chasse sans miséricorde. Jamais exécution ne fut plus rapide, plus saisissante, d'une vérité plus cruelle: on



Falconer imp. Paris

4339

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS *Rue Brouet 2*
Coiffures de M^{me} Hubler, 30, r. de Clichy. - Toiles en cachemire de l'Inde de la
Compagnie des Indes, R^d Haussmann, 34. - Parfums de la M^{me} Guerlain, 15, r. de la Paix.

reste haletant, transporté pour ainsi dire dans la réalité; on se sent mêlé à cette scène d'intérieur si commune et si tragique à la fois, on est prêt à crier : — Mais défendre à cette femme de jamais revoir son enfant, c'est la précipiter au plus profond de l'abîme, c'est la damner!... — Puis le sentiment que justice est faite vous retient: cette créature que vous avez vue tout à l'heure si parfaitement à l'aise dans le crime, dès les premiers pas qu'elle y fait, ne saurait être sauvée par l'indulgence ni la pitié... elle ment trop bien déjà, elle ignore trop complètement ce que c'est qu'un scrupule ou un remords. Auprès d'elle son enfant serait en danger. Le comte de Clermont sait pour son malheur ce que peuvent devenir les filles de femmes galantes. Il protège la sienne et la met à l'abri. Qui osera le blâmer?

Après ce prologue, une émotion profonde régnait dans la salle; on discutait de loge en loge comme on eût fait d'un scandale véritable, d'une de ces causes que les tribunaux sont appelés à juger. Détail curieux, une jolie femme que la présence d'un mari complaisant empêche seule d'être classée parmi les demi-mondaines, donnait son avis avec les apparences de la plus parfaite impartialité.

Mes lectrices me permettront peut-être de faire avec elles un tour dans la salle durant cet entr'acte. Ça et là quelques jolies innovations de toilette se faisaient remarquer: sur du satin noir, par exemple ces ravissantes dentelles toutes brodées de perles blondes qui ajoutent au ton délicat de l'ambre une étincelle d'or rouge; des mélanges de moire et de peluche bouclée, celle-ci d'un aspect si vaporeux dans les nuances claires qu'on dirait un tissu de marabout; la robe de madame F***, satin vert myrte relevé sur une étoffe à larges rayures de peluche brune; plus joli peut-être que tous les autres, un costume en velours vert aussi avec broderie, trouée comme la broderie anglaise, faite sur l'étoffe même; beaucoup de capotes de jais avec bouquet de plumes claires et haute aigrette; moins de grands chapeaux, l'un d'eux cependant bien curieux en feutre pelucheux rouge, ombragé de plumes grises; là-dessous un visage fardé naturellement, en harmonie avec ces audaces de forme et de couleur; le petit voile rouge à pois imperceptibles que certaines personnes portent tendu sur le visage pour se donner du *teint* nous semble d'un effet fâcheux.

Aux premières loges, se montrent plusieurs notabilités de l'ancien empire, parmi lesquelles M. Sardou a conservé des amis; nous apercevons la princesse Mathilde. Mais voici que les trois coups retentissent et chacun frémit d'impatience, car l'auteur d'*Odette* a déjà conquis son public, il le tient prisonnier dans sa serre, on attend... et le rideau se lève, après un intervalle de quatorze années, sur des scènes de famille qui ont surtout de l'intérêt par les péripéties qu'elles préparent. Bérangère, la fille de la coupable Odette, est devenue, sous les traits de mademoiselle Legault, une bien jolie demoiselle à marier, admirablement élevée par son père; elle croit sa mère morte, noyée en mer dans une partie de plaisir, lorsqu'elle-même était toute petite, et elle épouserait très volontiers M. de Méryan, si la grand'mère de ce jeune homme ne mettait empêchement au mariage jusqu'à nouvel ordre. Madame de Méryan pose pour condition, en effet, que la mère de

mademoiselle de Clermont-Latour qui, par degrés, est tombée au plus bas de l'échelle du demi-monde, quittera enfin le nom qu'elle salit à plaisir, et s'engagera à ne jamais revoir la France. Comment obtenir ce double sacrifice d'Odette, qui est en Italie, affichée par un chevalier d'industrie et fort oublieuse apparemment de la fille qu'elle n'a pas vue depuis quatorze années? M. de Clermont-Latour se le demande avec angoisse, à Nice, où il a conduit Bérangère; et pendant que se poursuivent les perplexités du père et les naïves amours de la jeune fille, les fêtes du carnaval joyeusement menées, l'agrément d'une aimable figure secondaire de nouvelle mariée, à laquelle mademoiselle Lody prête son esprit et sa grâce, les saillies d'un certain Béchamel, véritable machine à bons mots et à paradoxes, contempteur de Nice et de la Méditerranée, amusent le tapis, empêchant qu'on ne s'aperçoive des vides de l'action. La tirade de Dieudonné-Béchamel, a pourtant paru un peu longue; pendant le second entr'acte on le disait tout bas, on ne se montrait satisfait qu'à demi de mademoiselle Legault, à qui tout le monde préfère mademoiselle Lody, malgré l'inégalité de beauté; on trouvait le père bien maladroit d'avoir amené sa fille à la gueule du loup, Nice étant évidemment le fumier fleuri et doré où doit venir s'épanouir une Odette en pareille saison; mais M. Sardou, qui sait mieux que personne en quoi son œuvre cloche, a, dans l'acte suivant, appelé à son secours des moyens infaillibles pour se concilier le public: prodiges de mise en scène, cent acteurs se couloyant, toutes les aventures, tous les scandales, toutes les infamies qui peuvent se passer dans un tripot, le salon suspect du charlatan, qui se fait appeler docteur Oliva, salon où mêlée à une société de joueurs et de dames plus que légères, reparait la comtesse de Clermont-Latour, le visage un peu altéré par l'existence agitée qu'elle a menée; mademoiselle Pierson si jeune dans sa robe rose brodée de perles au premier acte, l'a voulu ainsi avec un louable respect de la vérité. Appuyée au bras de Frontenac, le chevalier d'industrie, elle devient complice, à son insu, d'un guet-apens qui éclate lorsque ce misérable se laisse prendre en flagrant délit de vol au baccarat.

Ayant bu cette dernière goutte du calice empoisonné qu'elle s'est versée à elle-même, la malheureuse femme sent tout à coup l'étendue de son abjection avec désespoir, avec fureur. C'est alors que son mari revient pour obtenir d'elle la promesse exigée par madame de Méryan, et que se place la plus belle scène de l'ouvrage, moins une, qui est un chef-d'œuvre, et dont nous aurons à parler tout à l'heure.

L'impudente relève la tête: Que s'avise-t-on de lui demander? Le sacrifice du nom qui est tout ce qui lui reste, et qui seul l'empêche de passer pour une aventurière. Et de quel droit? Au nom de sa fille qu'elle ne connaît pas, qui n'aura été rien pour elle, ni avant ni après ce mariage, que l'on suppose devoir l'intéresser. Mauvaise mère?... Non!... Elle n'est pas mère du tout, on n'a point voulu qu'elle le fût. Pour s'imposer les devoirs, il faut avoir les droits... — Et alors, avec une violence sauvage qui prouve combien au fond de son faux bonheur elle a souffert d'en être privée, cette mère déchue déclare qu'elle les revendiquera de force, qu'elle écrira à sa fille, qu'elle la

(La suite à la page 200.)



N° 1. Jupou en satin bleu marine doublé de flanelle crème.

N° 1. Jupou en satin bleu marine doublé de flanelle crème. — Un haut plissé avec une dentelle espagnole dans le bas; pour tête, une double ruche, rehaussée d'une dentelle, montée au milieu par un coulé gansé. Les lés de derrière, plus longs, se relèvent en pouf tombant, par un nœud en satin.

N° 2. Jupou piqué en satin prune. — Jupou en satin doublé de flo-



N° 5. Costume en drap jaspé et moire loutre pour jeune fille.

rence ouaté et piqué. Volant de dentelle-torillon et plissé de satin au-dessus.

N° 3. Col en toile rabattu avec broderie en relief et à jours. — Forme rabattue, l'ourlet marqué par un point d'échelle; une broderie en relief et à jours est disposée aux angles. Le poignet de la manche est assorti.

N° 4. Col en toile à pointes roulées. — L'encolure derrière, est montante et, devant, légèrement ouverte. Une grecque



N° 8. Col et manchette en point à l'aiguille.

est brodée en coton de deux couleurs, d'un cordonnet au plumetis; poignet de la manche assorti.

N° 5. Costume en drap jaspé et moire loutre pour jeune fille. — Jupe en taffetas, avec plissé en drap orné au-dessus de l'ourlet d'une bande de moire. Redingote en drap, rejetée dans le bas, lequel est doublé de moire; elle est plissée de l'encolure au bord inférieur, de trois plis creux; les lés de derrière sont relevés en une chute de pous. Col et parement de la manche en moire.

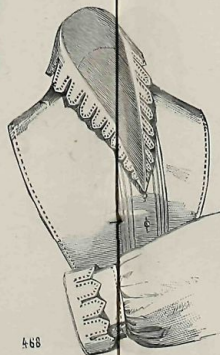


N° 7. Corsage en peluche avec plastron en dentelle, de mesdemoiselles Vidal.

Ceinture en ruban de soie, nouée de côté, en genre châtelaine, et deux coques tombantes avec pans inégaux.

N° 6. Costume en surah beige et satin marron, de la gravure coloriée, vue de dos.

N° 7. Corsage en peluche grenat avec



N° 10. Col Médicis en toile découpé en dents de scie.

plastron en dentelle. — Corsage ajusté, s'ouvrant de l'encolure jusqu'au bas, en s'enfuyant de côté, sur un plastron de dentelle doublé de surah crème; celui-ci dépasse le gilet en formant un volant plissé, appliqué au bas d'une dentelle. Sur le haut du plissé un ruban, de satin grenat soulève légèrement le bord du plastron et se noue de côté d'un flot de coques; un entre-deux de dentelle borde le corsage de peluche. Parement de dentelle à la manche arrêtée au coude. Derrière,



N° 9. Corsage en tissu de cachemire indien et plastron garni de plissés, pour jeune fille.

la basque est fendue pour laisser passer le pouf de la jupe. Ce corsage se porte avec des jupes en satin de couleur claire.

N° 8. Col en point à l'aiguille, ouvert à l'encolure, carré au dos et à la poitrine. Manchette assortie.

N° 9. Corsage en tissu de cachemire indien. — Corsage très ajusté, ouvert de l'encolure au bord de la basque en formant une courbe, sur un plastron agrafé de côté; le plastron est fait d'une suite de plissés en surah de couleur. Une dentelle au contour



N° 4. Col en toile avec grecque au cordonnet.



N° 2. Jupou piqué et ouaté en satin prune.



N° 6. Costume en surah beige et satin marron (dos), de la gravure coloriée.

du corsage; au bas de la manche, un entre-deux coupe celle-ci verticalement dessus. Ruche à l'encolure qui reçoit un poignet droit.

N° 10. Col Médicis en toile. — Un très haut poignet diminué progressivement jusqu'au bas de l'encolure ouverte en cœur, et sur lequel rabat le col en toile découpé en une suite de pattes festonnées, brodées intérieurement d'un rang d'œillet.

verra, qu'elle lui dira... « Je vous en défie!... » interrompt le père par un mouvement magnifique.

Et il a raison de l'en défier, de croire, malgré toutes ses bravades, qu'elle n'osera pas se faire connaître, étaler l'impudeur du vice aux yeux de l'innocence, troubler cette âme qui, grâce aux soins d'un autre, est comme l'antithèse de la sienne, parée de toutes les vertus, défendue par tous les principes qui forment autour des honnêtes femmes une muraille de diamant. Elle voit sa fille, elle se fait passer pour une amie de sa défunte mère; elle lui parle de cette mère dont Bérangère adore le souvenir, car on ne lui a rien appris de ce qui pourrait altérer chez elle le sentiment de la piété filiale. Morte, elle serait aimée; vivante, elle ne peut inspirer que de l'horreur; voilà ce qu'Odette comprend dès les premières paroles de cette enfant si chaste et si douce, sévère pourtant quand il s'agit du mal, à moins que le mal ne soit racheté par le repentir, effacé par les bonnes œuvres. Lorsqu'à mots couverts, elle lui raconte sa véritable histoire en l'attribuant à une autre : « Laissons cette vilaine femme, s'écrie Bérangère, et parlons encore de maman... »

C'est fini, elle est jugée, elle disparaîtra. — Comment? — Les spectateurs se sont montrés en général peu satisfaits du dénouement choisi par M. Sardou : le suicide.

Un roman publié il y a deux ans dans la *Revue des Deux Mondes*, *Georgette*, dont l'héroïne est aussi une mère coupable, se termine ainsi; un accident simulé met fin à la lutte cruelle que l'amour livre dans son cœur à la tendresse maternelle presque aussi puissante; et cette fin est discrète comme l'ont été en somme toutes les péripéties d'une vie qui, flétrie par une seule erreur trop chèrement expiée, a encore droit au respect; mais il nous semble qu'Odette se rattache plutôt, malgré son titre de comtesse, à la famille des pécheresses éhontées dont la *Coralie* de M. Delpit reste la frappante incarnation; elle a scandalisé le monde plus peut-être que *Coralie* à cause même de ce nom aristocratique auquel se cramponne son infamie; tombée de haut elle a, par ses chutes vulgaires et multipliées, fait d'autant plus de bruit. Pourquoi l'expiation serait-elle mystérieuse après un tel éclat? Le couvent de repenties où *Coralie* cache un suprême sacrifice au bonheur de son fils, pourrait encore recevoir Odette, qui s'en irait expier et non mourir;

l'idéal de pureté que lui a fait entrevoir sa fille dans leur rencontre la conduirait au bien, elle n'aurait plus d'autre pensée que celle de suivre le programme inconsciemment tracé par Bérangère : « Devenir si différente d'autrefois qu'on fût obligé de lui pardonner. » Et l'austère madame de Méryan elle-même, en serait attendrie, tandis que le suicide à grand spectacle de cette femme, que tout le monde connaît pour être la Clermont-Latour, n'effacera pas le scandale du tripot; au contraire nous serions bien étonnée qu'un entrefilet de petit journal ne vînt pas troubler, en outre, par quelque horrible indiscretion, les joies de l'hy-ménée pour Bérangère.

Si M. Sardou estime — et nous sommes, au fond, de son avis — qu'Odette est de ces endurcies qui ne se repentent point, pourquoi ne retournerait-elle pas au mal en désespérée, mais après avoir cédé sur les deux points imposés par la famille de Méryan, après avoir consenti à une renonciation, qui doit être facile, en somme, car ce nom trainé dans la boue n'en impose plus à personne : il n'a plus de prix? Peu importe ce que devient Odette pourvu qu'elle cesse d'être l'obstacle; qu'elle se repente, qu'elle aille ressusciter à l'étranger sous un nouveau nom... à sa guise, mais qu'elle ne risque pas d'empêcher encore le bonheur de son enfant par un nouvel esclandre, ou de détourner notre intérêt de ce bonheur, en le rendant impie, acheté au prix du sang...

Grâce à ce suicide, l'impression finale est pénible; et puis, réflexion faite, il faut bien constater un acte entier de remplissage que déguise le jeu excellent des acteurs, mademoiselle Pierson en tête.

Odette n'est pas l'une des meilleures pièces de M. Sardou, bien que la scène pathétique de la fin surpasse ses plus heureuses inspirations précédentes. On citera toujours ce morceau exquis : on discutera l'ensemble. Ce que nous nions, c'est que la boutade trop longue si bien débitée par Dieudonné, puisse faire le moindre tort à *Nice la belle*; nous croyons au contraire que la vue superbe sur le golfe, dont M. Sardou nous invite à jouir des fenêtres de la villa du comte de Clermont-Latour, est une réclame faite à ce lieu enchanteur. En admirant la mer bleue à travers les palmiers, on s'écrie malgré soi : « Je voudrais y être! » Et l'enthousiasme aidant, par le rapide, en quelques heures on y est! T. B.

LA VEILLE DES FIANÇAILLES

(SUITE)

— Moi, je l'ai oublié, reprit le gentilhomme; j'oublie tout. Quand je suis à dix lieues de Sonnade, je ne me souviens plus de mon château.

— Moi, je le vois!

— Ah! tu le vois!.. Vois-tu ma fille?

— Oui, répondit l'étranger.

— Ah! tu vois Amélie! et moi aussi, sapristi! Elle vient de faire la prière... Quelle heure est-il?

— Dix heures.

— Elle monte à sa chambre... la Riéton la suit : sapristi!.. »

Le vieillard tressaillit; il prononça quelques mots

que Frantz ne put comprendre et passa à plusieurs reprises la main sur ses yeux.

« Ma fille est seule, murmura-t-il, elle n'a pas son visage ordinaire; ma sœur l'aura contrariée.

— Vous avez sommeil, monsieur, répliqua le jeune homme, que l'agitation du marquis préoccupait; voici les rêves qui vous arrivent, je vais vous laisser dormir. »

M. de Sonnade se redressa d'un bond, comme il l'eût fait à vingt ans.

« Sapristi! murmura-t-il, sapristi!...

— Souffrez-vous! demanda Frantz dont le visage avait pâli.

— Non, répliqua le gentilhomme; je ne souffre pas, je commence un rêve, un mauvais rêve.

— Un mauvais rêve?

— J'entendais crier Amélie. Sapristi!

— Couchez-vous, dit Frantz avec douceur.

— Ah! tu veux... ah! tu veux?...

— Oui.

— Je vais me mettre au lit, sapristi! »

Le marquis se coucha comme se couche un enfant fatigué, c'est à dire que, tout entier à l'idée de dormir, il oublia les événements de la journée. Le nom d'Amélie tomba une dernière fois de ses lèvres, mais cette fois mêlé à un bâillement... Bientôt il sommeilla, il parla de sœur Angèle, de la Riéton, siffla faiblement son chien; puis son souffle devint plus fort et plus régulier, le vieillard s'était endormi.

Frantz traversa la chambre sur la pointe du pied; il ouvrit la porte avec précaution et laissa seul le gentilhomme. Onze heures sonnaient à la cathédrale, comme il sortait de l'hôtel; les rues étaient déjà désertes. L'étranger s'achemina lentement vers la place où devait arriver la voiture. Contrairement au reste de la ville qui était silencieux, cette partie de Clermont était encore animée. A chaque heure du jour et de la nuit, des voitures partaient ou arrivaient sur cette place. Des commissionnaires emportaient des bagages, des domestiques en apportaient d'autres, et il y avait un tel mouvement de voyageurs que cafés et auberges ne fermaient jamais.

L'Allemand se mit à longer les maisons, s'arrêtant de temps à autre devant un cabaret pour y examiner sans intérêt les buveurs. Dans un coin de l'un de ces établissements, deux personnes cependant éveillèrent son attention. Il avait dépassé la porte et revint sur ses pas, puis, tournant sur lui-même, et regagnant le centre de la place :

« Quels rapports Janton peut-il avoir avec ce malfaiteur? » murmura-t-il.

Frantz avait reconnu le domestique de M. de Sonnade. Le montagnard soupait avec l'homme dont lui, Frantz, avait tué le chien.

Désagréablement surpris de cette intimité, le jeune homme s'éloigna, et comme la température était étouffante, que devant lui se montrait une rue spacieuse, d'une pente assez roide, l'étranger monta cette rue, espérant sans doute trouver sur la hauteur l'air qui lui manquait. Bientôt cette rue ne fut plus une rue; l'Allemand avait bien sur sa gauche des maisons, mais sur la droite le vide, ou plutôt des profondeurs habitées. Dans un lointain dominant, une grande ombre surmontait d'autres ombres. De ce côté un

vent sauvage soufflait, grondeur, comme un orage lointain. Un éclair se détacha des nuées, et le jeune homme eut l'âme éblouie. Dans cette lueur immense le Puy-de-Dôme s'était montré si rapproché que Frantz chercha des yeux Sonnade.

Mais son regard resta plongé dans la nuit : la clarté n'était plus. Et d'ailleurs le château du marquis était dans un bas-fond, derrière ce géant, sur la tête duquel de petits éclairs couraient incessamment comme des feux follets. Même en plein jour, l'étranger n'eût donc pu découvrir la demeure du gentilhomme. Toutefois il remercia Dieu de l'avoir conduit là où il pouvait voir ce qu'Amélie pouvait voir comme lui. Il bénissait l'orage qui grandissait; les éclairs étaient plus fréquents, plus intenses, et la grande montagne plus en vue. Pour lui, ce pic aride était le monde; hors de sa vue la solitude, un désert... Minuit sonna.

A cette voix d'airain, qui ne devait plus parler qu'une fois avant l'arrivée de la voiture, Frantz dit adieu à ses pensées, à Amélie, au géant, alors dans l'ombre, et ombre lui-même, dans cette ville endormie, retourna du côté de l'hôtel. Dans un autre lointain, il crut entendre un autre orage; une lourde machine, entraînée rapidement, roulait avec fracas sur des pavés inégaux. Un cornet de cuivre envoya dans la nuit ses notes diaboliques. Le jeune homme courut... et comme il se tenait anxieux devant la diligence, dont les portières étaient encore fermées, une femme se pencha hors de la voiture, et tendant ses bras à l'étranger :

« C'est la peur du vendredi qui nous amène un jour plutôt, cria-t-elle.

— Et c'est aussi la peur du 13 qui m'a fait arriver, » repartit avec bonheur le jeune homme.

A ce moment Janton passait; il était seul. Poussé par cette curiosité que porte en lui tout campagnard, le braconnier s'approcha de la diligence parce qu'autour d'elle il voyait du mouvement.

« Que fait-on? demanda M. Müller en descendant, après sa femme, du coupé de la diligence; couchons-nous à Clermont, allons-nous plus loin! je suis brisé.

— Vous allez vous coucher, répondit le jeune homme; M. de Sonnade est ici.

— Excusez-moi, monsieur Frantz, interrompit Janton, qui, à leur insu, avait observé les trois Müller; j'ai à vous dire un mot qui vous fera peut-être changer d'idée. »

Frantz s'inclina vers le paysan qui, son chapeau à demi enlevé de sa tête, lui parla à voix basse.

L'Allemand tressaillit.

« Oui, répondit-il vivement, éveillez votre maître; et attellez tout de suite, et surtout, fit-il tout bas, ne dites rien. »

Et comme M. Müller et sa femme examinaient avec surprise cette scène :

« Suivez ce garçon, leur dit le jeune homme, il va vous conduire près du marquis.

— Et toi?

— Moi, repartit l'Allemand, je vais faire enlever vos bagages... »

Resté seul, l'étranger eut un court entretien avec le directeur, et d'après les ordres de cet employé, suivi d'un facteur de l'administration, il quitta le bureau, traversa la place et s'engagea dans des rues étroites et sombres.

Le facteur s'arrêta devant une boutique dont la devanture était surmontée d'un fusil colossal. Il frappa à petits coups; un chien jappa. La nuit, dans toute boutique d'armurier, dort un chien de chasse.

« Qui est là! cria par la fenêtre une voix enrouée, la voix d'un affûteur.

— Ouvrez, monsieur Cusson, répondit le commissionnaire.

— Que voulez-vous?

— J'ai besoin d'un fusil — repartit l'étranger — dépêchez-vous. »

La fenêtre fut refermée, et quelques minutes plus tard le magasin s'ouvrit... Après avoir choisi une arme à sa convenance, le fusil sous le bras, le jeune Allemand rentra à l'hôtel de l'Écu de France, où le marquis dormait comme avant que Frantz en partit.

Sœur Angèle et les deux servantes étaient arrivées bouleversées à l'appartement de la jeune fille. Dans cette chambre, aucun désordre ne se montrait, tout y était à sa place. Amélie, couchée, paraissait dormir; son sommeil n'était pas même agité.

« Elle dort, dit mademoiselle de Sonnade rassurée; elle aura fait un mauvais rêve.

— Il faut l'éveiller, demoiselle, répliqua Marianne.

— Pourquoi l'éveiller?

— Pour chasser le malin qui la tourmente.

— Plus rien ne la tourmente; laissons-la dormir.

— Croyez-moi, éveillez-la.

— Amélie! » fit doucement la vieille fille.

Amélie ne répondit pas.

« Amélie! Amélie!

— Elle est morte! cria la Riéton, qui se jeta vers sa jeune maîtresse.

— Tais-toi, malheureuse, tais-toi! repartit sœur Angèle, qui parut un instant pétrifiée.

— Mon Dieu! du sang sur son visage! reprit la Riéton, demoiselle, parlez donc! »

Amélie ne bougea point.

Mademoiselle de Sonnade, qui n'avait jamais faibli dans un moment critique, se montra forte une fois de plus. Elle se baissa vers sa nièce, examina avec un calme ascétique les déchirures qu'elle avait aux tempes, et demanda de l'eau.

Et comme les deux servantes éclataient en sanglots:

« De l'eau! répéta-t-elle impérativement; vous pleurez demain! »

Marianne emplit un verre et le tendit à sœur Angèle.

La fraîcheur de l'eau raviva la jeune fille; une teinte rosée passa comme un nuage sur ses joues; sur ses joues seulement, car ses lèvres restèrent décolorées. On eût dit la bouche d'une statue de marbre blanc. Cependant ses lèvres se détendirent et s'agitant, articulèrent quelques mots entrecoupés.

« Ah! s'écria la Riéton, la voilà qui reprend ses esprits.

— Tais-toi!

— Seigneur! est-elle faiblie! murmura Marianne.

— Taisez-vous toutes deux. »

Amélie ouvrit les yeux, épia un instant autour d'elle et sourit.

Ce sourire, si doux qu'il fût, donna le frisson à sœur Angèle.

La jeune fille examina sa tante, puis Marianne, puis la Riéton, puis ses mains qu'elle frappa l'une contre l'autre. Passant ensuite une de ses mains sur son front, comme pour y fixer une idée fugitive, elle partit d'un éclat de rire, lent et froid, qui décomposa son visage.

Les deux servantes tombèrent à genoux.

Mademoiselle de Sonnade essuya, sur les rides de ses joues, des gouttes de sueur glacée qu'elle prit pour des larmes.

« Pourquoi ris-tu? demanda-t-elle.

— Je ne ris pas, répondit la jeune fille.

— Parle, réponds mieux que cela, repartit sœur Angèle.

— Frantz! murmura-t-elle.

— Ta première pensée, en revenant à la vie, doit être à Dieu, non à un homme! ne l'oublie jamais!

— A Dieu! fit Amélie.

— Seigneur! murmura sœur Angèle, ayez pitié de nous!... Amélie! »

Amélie regarda fixement sa tante et envoya au loin son attention.

« Fermez cette fenêtre, murmura-t-elle.

— Non, répliqua mademoiselle de Sonnade; il fait dans cette chambre une chaleur accablante.

— Fermez-la!

— Pourquoi la fermer?

— C'est par là qu'il est entré, repartit la jeune fille.

— Qui est entré?

— L'homme noir.

— Quel homme noir?

— Celui qui est venu vers moi cette nuit.

— Seigneur Jésus! fit sœur Angèle, épargnez à son âme de comprendre le trouble de son esprit!

— Chut! interrompit Amélie, parlez bas, il nous écoute.

— Où est-il? répliqua sœur Angèle qui, un instant affolée, regarda dans tous les coins de la chambre.

— Pas là! pas là!

— Où donc?

— Dedans... dehors... dans l'air... partout! Son souvenir pèse sur ma pensée, il m'étouffe!... Au secours! au secours!

— Mon Dieu! murmura mademoiselle de Sonnade, vous m'avez fait vivre un jour de trop!...

— Demoiselle, dit la Riéton, c'est le malin qui la travaille?

— Ou le follet qui la possède? répliqua Marianne.

— C'est son esprit qui la quitte! » dit la vieille fille en sanglotant.

Ce sanglot, le premier qu'elle eût entendu de sœur Angèle, parut éveiller Amélie. La fille du gentilhomme se leva, fit quelques pas, et, placée devant sa glace, arrangea ses cheveux. Prenant ensuite dans un vase une fleur cueillie par son fiancé, elle la posa dans ses cheveux, mit un châle sur ses épaules nues et alla à la fenêtre:

« Frantz! cria-t-elle doucement, Frantz! »

Puis murmurant quelques mots comme une prière, elle pleura.

Sa tante s'approcha d'elle.

« Que fais-tu? dit sœur Angèle, qui mit autant de douceur dans sa voix que de bonté dans son regard.

— Je l'attends.

— Tu l'attends parce que tu l'as appelé?
 — Oui.
 — Il ne peut pas t'entendre.
 — Où est-il?... Pourquoi m'a-t-il laissée seule; à sa place est venu l'homme noir.
 — Viens.
 — Ne me touchez pas!
 — Viens te coucher, mon enfant, je t'en prie!
 — Elle me parle, elle me touche, elle m'étouffe!... Au secours! au secours! A moi! à moi! »

Les carreaux de la chambre résonnèrent sourdement sous les genoux de *sœur Angèle*. La vieille fille priait avec ferveur. A qui pouvait-elle s'adresser en ce monde? à personne. Le doute ne lui était plus possible. L'enfant qu'elle avait élevée ne la reconnaissait plus! La fille de son frère était folle!

Cependant, soit que la prière l'eût réconfortée, soit qu'en priant elle eût songé à la responsabilité qui pesait sur elle, mademoiselle de Sonnade se releva.

« Allez chercher le médecin, » dit-elle brusquement.

Les deux servantes épouvantées se pressèrent l'une contre l'autre.

« M'avez-vous entendue?

— Oui, demoiselle.

— Oui.

— Eh bien! vous ne bougez pas?

— J'ai peur, dit la Riéton.

— Je n'ose pas sortir, fit Marianne.

— J'irai, moi, répliqua la vieille fille; gardez ma nièce. »

Et comme elle vit Amélie l'examiner avec attention :
 « Je t'en prie, mon enfant, continua-t-elle, viens te coucher. »

La fille du gentilhomme, alors docile comme un enfant, se laissa conduire vers son lit. Elle s'y étendit comme une morte, mit ses mains sur ses yeux et sanglota.

« Elle souffre, la pauvre chère demoiselle, reprit Marianne.

— Oui, répliqua *sœur Angèle*, elle souffre; et moi aussi je souffre; seulement elle souffre moins que moi, parce que sa raison s'en va, et que la mienne me reste... »

Et brisée par la douleur, la vieille fille s'affaissa sur elle-même et pleura.

A la vue des larmes qui couraient sur ce visage austère que rien d'habitude n'émouvaît, les deux servantes prirent une résolution subite, c'est sublime qu'il faudrait dire à cause de la frayeur qu'elles resentaient:

« Demoiselle, dirent-elles, restez à la maison; nous allons toutes deux chercher M. Bertrand. » M. Bertrand, c'était le médecin.

JEAN-JACQUES DES MARTELS.

(La suite au prochain Numéro.)

CHARADE

Dans le bourbeux chemin raviné par la pluie
 Le véhicule avance avec peine et lenteur;
 L'échine des grands bœufs, sous l'effort cède et plie
 Et leurs pieds fatigués doublent de pesanteur.

Un oiseau fatidique à sinistre figure,
 Soudain, dans le hallier, jette son cri perçant;
 Le bouvier s'assombrit à ce fâcheux augure
 Et songe à prévenir le malheur qu'il pressent.

Ah! la roue a craqué!... l'attelage est par terre!
 L'homme, entraîné dessous, croit s'y rompre les os!
 Mais l'on saura guérir sa blessure légère
 Par quelques brins de toile appliqués à propos.

Les mots du Logogriphe contenu dans le numéro du 19 Novembre sont : *Léandre* et *Oléandre*

Les Patrons suivants seront donnés en Décembre :

Le 3 Décembre. — Patron découpé : Pelisse-visite.

Le 10 Décembre. — Trois patrons découpés : Col rond à pans-fichu froncé avec plastron. — Col-pèlerine en batiste de soie.

Le 17 Décembre. — Corsage moyen âge. — Jaquette pour petite fille. — Visite marquise.

Le 24 Décembre. — Patron découpé : Corsage en peluche.



416

Chemise de nuit en nansouk, l'encolure froncée.

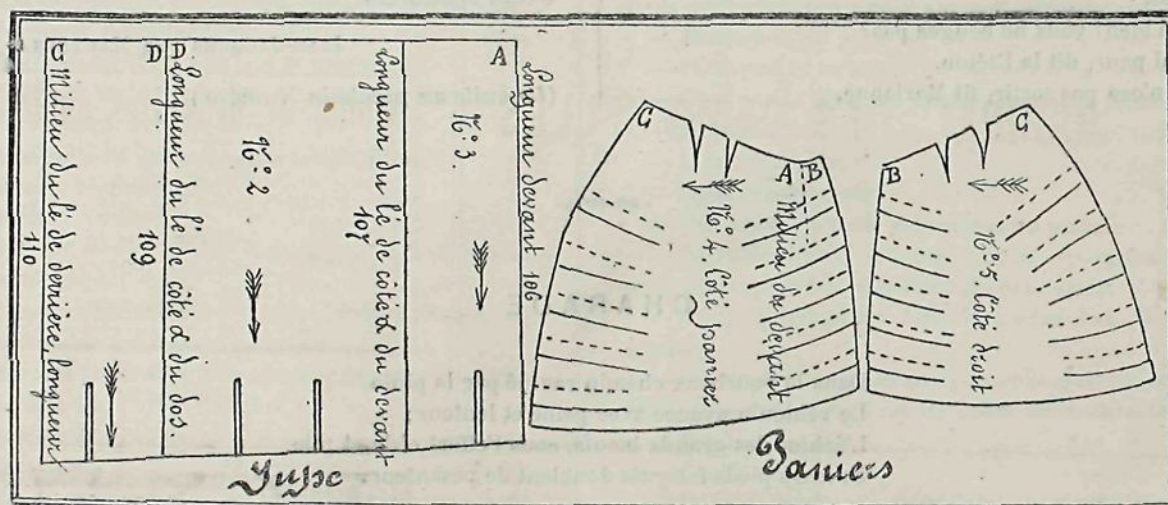
Chemise de nuit en nansouk. — L'encolure est diminuée par six rangs de fronces arrondis; trois rangs en haut et en bas de la manche, qui se termine par une haute guipure. Une ruche à l'encolure et une dentelle descendant en spirale et formant jabot. Nœuds en ruban de moire bleu pâle.

Chemise de nuit en percale. — Devant plissé. Col rond avec guipure prenant la forme du col; nœud en satin grenat devant. Manche rabattue en parement, guipure et nœud de côté.



417

Chemise de nuit en percale, avec col rond garni de guipure.



Détail tracé du patron découpé.

Explication du patron découpé.

1, Lé de derrière (moitié). — 2, Lé de côté. — 3, Lé de devant (moitié). — 4, Panier (côté gauche). — 5, Panier (côté droit). — La jupe emploie 4 mètres 40 centimètres de moire en 60 centimètres de largeur et les paniers 2 mètres de satin duchesse, même largeur. Réunir le lé de côté au devant, un cran de raccord dans le haut et deux au bas de la couture; monter le lé de derrière à celui de côté. Mettre l'étoffe double pour tailler le lé de devant et celui du dos qui ne sont donnés que par moitié. On peut fendre le bas de la jupe en créneaux et rapporter un plissé en surah ou poser dessus à distances égales un plissé qui fera éventail, ou encore le garnir d'une grosse ruche ou

d'une série de six plissés posés l'un sur l'autre; le haut de la jupe se monte par des plis, le premier se fait un peu avant la couture qui réunit le lé de devant à celui de côté; on pose un passe-poil au lieu d'une ceinture. Le panier gauche n° 4 est plus grand que le panier droit; tous deux se plissent horizontalement aux deux côtés en cinq plis creux; on aura préalablement fait les deux pinces marquées à la roulette, au bord supérieur, pinces qui font tourner le panier. Le panier n° 5, — côté droit, se monte sous le côté gauche par une couture verticale; le milieu est indiqué par une ligne pointillée sur le panier gauche n° 4, les paniers s'arrêtent à la fente du lé de derrière. Pour le détail des garnitures, voir l'explication de la gravure coloriée 4338, du numéro du 19 novembre.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4339, et le patron découpé de la jupe à paniers (gravure coloriée 4338).